

**Société historique de Québec**

**Concours d'écriture historique**

**Textes gagnants de l'édition 2024**

**Prix Jacques-Lacoursière (1<sup>er</sup> prix)**

et

**Prix Pierrette-Vachon-L'Heureux (Prix de l'ASULF pour la qualité de la langue française)**

Ève Stastny

École secondaire Cardinal-Roy

### **D'une rive à l'autre**

C'est la dernière fois que Rose-Hélène Carrier pose le pied sur le traversier pour aller travailler à l'usine. Au loin, elle aperçoit la ville de Québec encore endormie sous un léger brouillard d'automne. Les arbres, dépouillés de leurs feuilles, semblent contempler avec nostalgie le paysage qui, sous peu, va changer, tout comme l'existence de Rose-Hélène. Aujourd'hui se termine une période de sa vie, qui avait commencé lorsqu'elle avait pour la première fois quitté son village natal, Saint-Louis-de-Pintendre.

C'était il y a un an et demi...

Es-tu certaine, Rose-Hélène, que tu veux vraiment partir pour Québec ? lui avait demandé d'un air soucieux Louis-Henri, son fiancé. Cette guerre-là s'éternise depuis trois longues années, pis nous-autres, on s'arrange déjà bien, moi au garage, toi au magasin de ton père.

J'comprends c'que tu veux dire, mais à l'usine, j'vais gagner beaucoup plus, lui avait répondu la jeune femme, déterminée. J'ai trouvé une chambre à louer sur la rue Dauphine. J'vais pouvoir marcher jusqu'à l'Arsenal du Dominion, juste à côté de la porte Saint-Jean. Toi pis moi, on va pouvoir faire beaucoup d'économies pour nous marier et nous établir. On vient à peine de sortir de la crise, un peu d'argent de plus, ça sera pas de refus.

C'est ainsi qu'avait commencé l'aventure de Rose-Hélène à l'Arsenal de Québec. Nous étions au printemps 1942 alors que la Seconde Guerre mondiale battait son plein. À son arrivée à l'usine le premier matin, elle avait été immédiatement orientée vers un groupe de nouvelles employées pour recevoir les directives. « Votre travail consistera à inspecter les douilles et les balles comme celles-là. C'est simple; vous les prenez dans votre main, vous les tournez pour les examiner et vous les trie. S'il y a un défaut, comme une égratignure, vous la jetez aux ordures. Sachez que votre fonction est indispensable pour notre Nation. Souvenez-vous que l'effort de guerre est collectif. »

Ces propos suscitèrent un sentiment de fierté chez Rose-Hélène. Elle observait avec curiosité son nouvel environnement : la salle était grande, remplie de tables, chacune occupée par huit jeunes femmes. Celles-ci faisaient preuve d'une patience infinie. Certaines ont tout de même pris quelques secondes pour lever les yeux de leur tâche incessante et sourire aux nouvelles arrivantes. Rose-Hélène se sentit acceptée, ce qui lui fit chaud au cœur. Malgré le calme de cette besogne, le tumulte se faisait entendre tout autour; une ouvrière fit signe au contremaître de lui apporter un sac de cartouches. Aussitôt dit, aussitôt fait, la poche fut vidée dans la boîte en bois, provoquant un vacarme étonnant.

Toutes se mirent à l'ouvrage. Les plus habituées dispensaient généreusement leurs conseils d'expertes aux novices, afin que l'art de l'inspection n'ait plus de secret pour personne ! L'entraide et la solidarité régnaient dans cette petite communauté féminine, ce qui contribuait à égayer les journées plutôt ternes et répétitives.

Six mois plus tard, Rose-Hélène fut transférée à l'Arsenal Saint-Malo, en Basse-Ville. Elle avait obtenu un poste de cheffe de groupe; c'est elle qui coordonnait et répartissait le travail à sa table. Ce lieu était beaucoup plus vaste que le précédent et pouvait accueillir un très grand nombre d'ouvriers. Une quantité colossale de cartouches y était produite afin de suffire à la forte demande de l'armée canadienne.

Les choses allaient bon train pour la persévérante jeune femme. Grâce à leurs nombreux efforts, elle et Louis-Henri purent mettre de l'avant leur projet de mariage. Ils unirent leurs destinées le 27 avril 1943, puis emménagèrent dans la maison paternelle, à Pintendre, en vue de fonder leur famille.

Depuis, à l'usine, alors que ses mains jonglaient agilement avec les munitions, il lui arrivait d'apercevoir du coin de l'œil un modeste éclat doré à son doigt. Elle souriait alors à la vue de son alliance et à la pensée de l'avenir qui se dessinait peu à peu à l'horizon...

\*\*\*

Le bateau accoste doucement au quai et les portes s'ouvrent, laissant passer les nombreux passagers qui descendent, le pas pressé. Rose-Hélène se faufile parmi eux pour enfin atteindre la rue des Traversiers où le tramway, appelé communément « le p'tit char », attend. Celui-ci la conduira à l'Arsenal Saint-Malo pour sa dernière journée de travail. C'est qu'elle ne pourra bientôt plus se rendre chaque matin à l'usine, car l'hiver lui rendra impossible l'accès au traversier.

Prenant place dans le tramway en ce 20 novembre 1943, Rose-Hélène songe aux malheureux soldats qui, de l'autre côté de l'Atlantique, se battent pour la victoire des pays alliés. « Peut-être, pense-t-elle, que les balles que j'ai moi-même maniées ont servi à donner la mort à un homme, un fils, un ami. En faisant ce travail, ai-je contribué à sauver des gens innocents ou plutôt à blesser plus de soldats au front ? C'est bien difficile de répondre à cette question. » Elle porte instinctivement les mains à son ventre, comme pour protéger la petite vie naissante qu'elle abrite depuis peu. Elle lève les yeux vers le ciel nébuleux et entrevoit quelques timides rayons de soleil qui parviennent à percer les nuages, pour se poser délicatement sur le fleuve. Est-ce un signe de paix et d'espoir ?

## Épilogue

Rose-Hélène a donné naissance le 7 juillet 1944 à une petite fille prénommée Micheline, qui allait devenir, bien des années plus tard, ma grand-mère.

- Ève -

## Bourse Desjardins (2<sup>e</sup> prix)

David Motelica  
École secondaire Cardinal-Roy

### Que Dieu nous vienne en aide

Cette séquence répétée me rendra folle. Cinquante-huit heures par semaine, je réalise les mêmes mouvements, encore et encore. Je courbe, je soude et puis je visse. Mon mari est un des rares hommes francophones qui a déserté la ville. Il est parti de Valcartier pour aller se battre en Europe. Aucun moyen de savoir s'il est encore en vie : les lettres que je lui envoie paraissent interceptées et il en va de même de son côté. Avec moins d'hommes, nous avons dû trouver une nouvelle main-d'œuvre. Nous permettons donc à des gens comme moi, des femmes, d'occuper des postes « masculins ». Enfin! C'est une bénédiction. Dieu a entendu mes prières et j'en serai éternellement reconnaissante. Le Comité des obus a aussi été créé pour remédier à la crise. La demande en est trop grande et la production, insuffisante. C'est donc avec ce comité que nous concentrons plus de production d'artillerie, en fermant tant d'autres entreprises. Quel désastre! Nous sommes incapables de nous organiser et le peuple souffre à cause de ce genre d'incompétence. Je sais que je ne devrais pas crier mon opinion sur de telles choses : je n'ai pas vraiment le droit d'en avoir une. C'est que je suis très tendue ces derniers temps. Il n'est pas facile de venir travailler tous les jours sachant que les cartouches construites contribueront à faire des morts.

*L'air est humide. Les vêtements collent à la peau; mon casque est lourd et rend pénible tout mouvement de la tête. En pleine guerre de position, nous restons cachés dans des tranchées : des trous que nous avons creusés, en attendant le passage d'ennemis, pour causer une embuscade. Je repense à ma femme que j'ai laissée seule chez nous, à Québec. Soudain, la cloche retentit.*

« Ross Rifle Company », c'est là que je travaille. Cette usine, sur les Plaines d'Abraham, possède une mauvaise réputation, car ses deux premiers modèles de fusils ne sont aucunement efficaces. Je me demande bien si le troisième, créé récemment, se comportera mieux. Sir Borden, en décrétant la Loi sur les mesures de guerre, utilise pleinement chaque petit bout de pouvoir que lui accorde cette loi : il en va jusqu'à limiter les droits de certaines personnes à cause de leur origine et à s'infiltrer dans l'économie pour en contrôler chaque recoin. Cette loi concentre les travailleurs dans les usines de munitions, d'armement et d'alimentation, mais cela ne change pas grand-chose; une majeure partie de la nourriture est exportée sur les fronts et il en reste moins pour nous. Le pire, c'est que j'ai découvert que j'étais enceinte après le départ de mon mari.

*Nous sortons tous. Les fusillades commencent. Nous courons tous vers le groupe ennemi. Je lève mon fusil. Des débris volent autour de moi. Je vise tout en courant, voyant mes collègues s'effondrer par terre, puis j'appuie sur la gâchette, mais je ne ressens pas le canon lever en l'air : la balle est coincée. Je jette mon Ross MK3 et m'approche d'un corps ennemi, en prenant garde des rafales, pour lui piller son fusil.*

En rentrant, je me rappelle les derniers mots de mon mari : « Je reviendrai bientôt ». Je me répète souvent ces mots, cette promesse, car j'y retrouve un certain réconfort. Je me convaincs qu'il tiendra parole. Je relève ma jupe légèrement en montant les escaliers menant chez moi. Il y a plus de cinq mois, je me suis achetée cette jupe deux fois trop grande que je retiens à ma taille grâce à une ceinture usée pour dissimuler ma grossesse. Je sais que je n'aurai pas l'argent pour me procurer de nouveaux vêtements lorsqu'ils ne me feront plus. De plus, comment réagiraient mes voisins s'ils me voyaient enceinte, sans mari autour de moi? Ils penseront sûrement que je suis infidèle. Je ne peux m'empêcher de penser à ma situation. J'ai à peine de quoi me mettre sous la dent et bientôt j'aurai mon enfant. Comment aurais-je le temps de travailler? Que Dieu me vienne en aide, je vous en supplie.

*Une bombe atterrit à mes pieds. Je suis propulsé par l'explosion. Je tousse et tente de me relever alors qu'un nuage jaune m'enveloppe, me privant de presque tous mes sens. Mes yeux brûlent et ma gorge aussi. Je suis incapable de respirer. Chaque mouvement me torture. Tout mon corps m'irrite, jusqu'à ce que je ne sente plus rien.*

\*\*\*

Trois ans plus tard

J'ai donné naissance à un garçon magnifique. Je l'ai nommé comme son père : Paul. Je le tiens par la main et le serre contre moi. Aujourd'hui, nous soulignons l'armistice. Les journaux annonçaient ces célébrations avec ardeur. Il y aura une parade. Arrivée au parc de l'Esplanade, la joie chez tous ces gens rassemblés est palpable. Il semble n'y avoir que moi qui ne célèbre pas. Mon mari n'est pas revenu. Pendant trois ans, j'ai dû travailler comme une folle pour pouvoir nous nourrir, mon enfant et moi. Tout cela dans l'espoir que tout s'arrange, que mon mari revienne. Je scrute la foule en cherchant ma voisine, la seule personne à qui je peux me confier. Elle a attrapé la grippe espagnole et ne sort plus depuis. Cette maladie a causé des ravages ici. Au fait, cela fait longtemps depuis la dernière fois que j'ai eu de ses nouvelles...

## **Prix Monique-Duval (3<sup>e</sup> prix)**

Frédérique Patoine-Deslauriers  
École secondaire Cardinal-Roy

**14 ans**

### **Jeudi, 28 mars 1918**

C'est mon tour. J'agrippe péniblement la boule à deux mains et je la lance en direction des 10 quilles. Je regarde sans émotion la boule se diriger vers le dalot. Super... Venir jouer aux quilles était la dernière chose qui me tentait après cette longue journée de travail, mais ma mère me répète qu'un jeune homme de quatorze ans se doit d'entretenir ses amitiés, que la guerre n'est pas une raison valable de laisser tomber sa vie. Alors que je m'appête à me relever pour relancer la boule, mon ami me fait un signe de tête pour attirer mon attention. Je tourne le regard et j'aperçois les spotters, ces hommes chargés de trouver les réfractaires et leur faire respecter la conscription. Peu à peu, le brouhaha de la salle tourne en chuchotement craintif. Il est bien connu que ces sales agents arrêtent n'importe qui pour aller chercher leur prime de 10 \$. Ils interceptent un jeune homme sans certificat d'exemption et lui enfilent les menottes. C'est à ce moment exact que la foule éclate. Le chaos s'empare de la salle, les gens se bousculent; la colère de la dernière année, que tout le monde se forçait à enterrer, ressort et est amplifiée par la masse. Noyés par la marée humaine, suivant son mouvement, nous sortons de la salle en poursuite des spotters. Un autre groupe, provenant de l'église, se joint au nôtre et je perds mes amis de vue. Je ne partage pas la colère de la foule, je ne tiens qu'à retourner chez moi, mais je suis pris au centre du flot d'enragés et je ne peux en sortir. Je passe l'heure suivante à suivre le courant partout où il va. Je pense à ma pauvre mère qui doit se ronger les ongles, se demandant quand je serai de retour. Pour une raison qui m'est inconnue, petit à petit, les cris se calment et la foule se disperse. Je profite de cet instant pour courir chez moi. J'arrive enfin, trempé de sueur. J'enlace ma mère rapidement pour la rassurer que tout va bien et monte à l'étage. Le cauchemar est enfin terminé et demain, je pourrai me reposer un peu.

### **Vendredi saint**

J'ai dormi d'un sommeil perturbé et me réveille aussi fatigué que la veille. Je descends les marches pour rejoindre ma mère. Elle me tend le Quebec Chronicle où on mentionne à peine le tumulte d'hier. Ce journal anglais ne promouvrait des actes d'anti-conscription sous aucun prétexte. Je ne suis même pas en âge de me faire enrôler, mais ma mère s'inquiète pour moi. Je passe le restant de la journée en sa compagnie, pour la rassurer et profiter des rares moments que nous avons ensemble.

### **Samedi saint**

Je me réveille dans un silence inquiétant, qui contraste avec le vacarme de la nuit. Je m'approche de ma fenêtre avec l'espoir de trouver une bonne nouvelle. La population est calme, certes, mais seulement à cause des centaines de soldats, venus de je ne sais où, qui marchent dans les rues, prêts à tout pour arrêter les manifestants. Je décide de rester chez moi toute la journée.

### **Pâques**

Cette journée sainte se déroule paisiblement, malgré l'ambiance angoissante que la présence de l'armée impose. La population semble rassurée par cette éclipse de calme que Pâques nous apporte. J'espère que cela persistera demain.

### **Lundi de Pâques**

Je suis réveillé par les bruits des manifestants. La présence de l'armée ne semble pas avoir calmé la situation. Je passe tout de même une journée agréable avec ma mère, mais en fin d'après-midi, je dois la quitter. J'ai prévu depuis un moment d'aller jouer à l'Euchre avec des amis, dans une salle communautaire près d'ici. J'apprécie la compagnie de ma chère mère, mais je commence à ressentir le besoin de bouger. Ce n'est pas une mince affaire de la convaincre de me laisser partir. Je finis par y arriver après lui avoir répété maintes fois que je ne suis pas impliqué dans le conflit et que donc rien ne peut m'arriver. Je sors à l'extérieur et me retrouve immédiatement au milieu d'un attroupement. Une bonne partie sont des manifestants et l'autre, des gens comme moi, vieux

et jeunes, qui cherchent simplement à se rendre à destination et à éviter les embrouilles. Je commence à m'inquiéter d'arriver en retard lorsque de nombreux soldats surgissent. Rapidement, tout dégénère. Les militaires agrippent de force quelques-uns des manifestants pour les faire prisonniers alors que d'autres, un peu plus loin, commencent à tirer. La foule est prise de folie. Tout le monde cherche à sauver sa peau, tout le monde crie, tout le monde court dans tous les sens en se bousculant. Je reste sans bouger un instant, abasourdi par la scène qui se déroule devant moi. Un bruit me déchire les tympans. Une balle de fusil. Mon corps finit enfin par se réveiller et je me mets à courir. Autour de moi, les cris ne cessent pas, l'armée n'arrête pas non plus. Mon cœur bat plus vite que jamais, je vois la porte d'un bâtiment. Si je réussis à l'atteindre je serai en sécurité. J'y suis presque, plus que quelques mètres et je serai sauv...

### **Épilogue**

Le 1er avril 1918, Québec perd quatre citoyens : Honoré Bergeron, Alexandre Bussières, Édouard Tremblay ainsi que George Demeules, cordonnier-machiniste âgé de 14 ans, décédé subitement d'une balle en plein cœur.